FERENC MOLNÁR

JEU DE RÔLE AU CHÂTEAU

(Játék a kastélyban)

Adapté du hongrois par
Marc Martin

Répertoire d'Europe Centrale

EDITIONS DU BRIGADIER

Nous sommes dans un château, en Italie, au bord de mer. Turaï, un auteur dramatique, Gál, son complice et Ádám, un jeune compositeur d'opérette plein de talent, ont décidé de faire une surprise à Anna, la primadonna et fiancée d'Ádám. Ils ont pour cela réservé la chambre à côté de celle d'Anna. Malheureusement, les murs sont très fins et la scène d'amour qu'ils entendent de l'autre côté bouleverse tous leurs plans...

Dans cette pièce de boulevard, drôle et subtile, les dialogues fusent et les quiproquos se succèdent, l'auteur mêlant joyeusement le réel et l'imaginaire, dans une mise en abyme du théâtre dans le théâtre.

Ferenc Molnár (1878-1952) est un journaliste, romancier et dramaturge hongrois. Emigré en Suisse, puis aux Etats-Unis, pour échapper aux persécutions nazies, il est ensuite devenu scénariste à Hollywood. Depuis les années 1910, Molnar était une célébrité internationale, de sorte que Jeu de Rôle au Château *a été créée en 1926 à New York au* Henry Miller's Theatre, *dans une adaptation de P. G. Wodehouse, sous le titre* The Play's the Thing. *Le succès dans les pays anglo-saxons ne s'est jamais démenti, puisqu'en 1984, Tom Stoppard en a fait une nouvelle adaptation sous le titre* Rough Crossing.

Prix : 13,50 €
ISBN : 978-2-494702-18-9

9 782494 702189

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Turaï
Gál
Ádám
Anna
Almády
Un secrétaire
Un valet (Dvornicsek)

Dans un château, sur la côte italienne.

Note de l'auteur : Cette pièce peut autant se jouer sur une scène de théâtre que dans un grand ou petit salon. Salle et scène partagent alors le même espace. La scène proprement dite occupe une partie du salon, et ne se compose que d'un tapis où sont disposés un canapé, une table et quelques fauteuils. L'action nécessite deux portes : celle par où l'on entre ou sort, et celle qui mène à la chambre voisine. Sur la table, un téléphone. Voilà tout le décor des trois actes. Pas besoin de rideau. Les spectateurs peuvent être assis dans un joyeux désordre, comme s'ils prenaient part à une soirée ou écoutaient un concert de salon. Faute de rideau, on peut signaler la fin des actes en éteignant la lumière dans la partie du salon faisant office de scène.

Premier acte

Chambre d'ami somptueuse dans un magnifique château de bord de mer. Une porte à gauche et à droite. Au milieu de la scène : un canapé, une table avec un téléphone et deux fauteuils. Grande fenêtre au fond. Nuit étoilée. Scène plongée dans le noir. Quand le rideau se lève, des voix d'hommes qui conversent filtrent par la porte d'entrée, côté gauche. Celle-ci s'ouvre et livre passage à trois messieurs en smoking. L'un d'eux allume aussitôt la lumière. Sans un mot, ils gagnent le centre de la pièce puis s'arrêtent autour de la table. Tous trois se mettent à fumer, puis s'asseyent en même temps. Gál dans le fauteuil de gauche, Turaï dans celui de droite, Ádám sur le canapé au milieu. Très long silence presque gênant. Nuages de fumée. Chacun s'installe à son aise. Silence. Puis :

Gál. — Tu es silencieux depuis plus de dix secondes, il y a quelque chose qui cloche. Quelle pensée profonde t'occupe l'esprit ?

Turaï. — Je songe à quel point il est difficile de commencer une pièce de théâtre. De présenter d'emblée, dès le début de la pièce, les personnages principaux.

Ádám. — Ça doit être dur, en effet.

Turaï. — Et même terriblement. Les trois coups retentissent. La salle fait silence. Les acteurs entrent en scène, et le supplice commence. Il faut une éternité, parfois même un quart d'heure entier, avant que le public sache qui est qui et ce que chacun veut.

Gál. — Je n'ai jamais vu un gars comme toi ! Tu n'es pas fichu d'oublier ton métier, même l'espace d'un instant.

Turaï. — Non, impossible. C'est pourquoi je suis un si grand auteur dramatique.

Gál. — Il ne se passe pas une demi-heure sans que tu ne causes théâtre, pièces, acteurs. Il n'y a pourtant pas que ça au monde.

Turaï. — Bien sûr que si — si ton métier est d'écrire des pièces. C'est même un terrible fléau. Tiens, dans ses mémoires, Alphonse Daudet écrit que même à la mort de son père, il n'a pas pu ne pas penser à l'effet poignant que cette scène produirait au théâtre.

GÁL. — Oui, mais quand même, on ne peut pas être à ce point l'esclave de son métier.

TURAÏ. — Faute de maîtrise absolue, on le peut, si. Il n'y a pas ici de milieu. Crois-moi, bien commencer une pièce donne du fil à retordre. J'y vois même l'une des pires difficultés de l'écriture théâtrale. Présenter les personnages sans trop tarder. Prenons par exemple cette scène-ci : nous trois. Voilà donc trois messieurs en smoking. Lesquels seraient, disons, non pas entrés dans la chambre de ce château seigneurial, mais sur une scène de théâtre, au moment même où le rideau se lève. Il nous faudrait alors bavarder d'une foule de choses sans intérêt, avant que l'on devine qui nous sommes. Et pourtant, ne serait-il pas bien plus simple, pour entrer en matière, qu'on s'avance et se présente tout de go ? *(Il se lève et s'adresse au public :)* Bonsoir. Invités dans ce château, nous venons tous trois de sortir de table, où nous avons excellemment dîné et bu deux bouteilles de champagne. Je m'appelle Sándor Turaï, auteur dramatique, voilà trente ans que j'écris des pièces et que j'en vis, très confortablement. Stop. À toi, maintenant.

GÁL, *se levant et s'adressant au public.* — Mon nom est Gál, je suis moi aussi auteur dramatique, j'écris également des pièces de théâtre, et ce toujours et sans exception en compagnie du monsieur ici présent. Car nous formons à nous deux une entreprise renommée d'écriture théâtrale. Sur la couverture de tous les bons vaudevilles ou livrets d'opérette trône ainsi la mention « écrit par Gál & Turaï ». Naturellement, j'en vis confortablement, moi aussi.

GÁL & TURAÏ, *en chœur*. — Quant à ce jeune homme...

ÁDÁM, *se levant à son tour et s'adressant au public.* — Quant à ce jeune homme, permettez, il se nomme Albert Ádám, vingt-cinq ans, compositeur. J'ai signé mon premier opus pour la scène en écrivant la musique de la toute nouvelle opérette de ces deux aimables messieurs — de ces deux anges d'âge mûr qui m'ont découvert, et sur l'aide desquels je compte maintenant pour devenir célèbre. Je leur dois aussi l'invitation dans ce château. Tout comme le frac et le smoking qu'ils m'ont fait faire. Car pour l'instant, je suis seul au monde, sans argent, ni réputation.

Turaï. — Mais tu es jeune.

Gál. — Et plein de talent.

Ádám. — Et je suis amoureux de la primadonna.

Turaï. — Ça, c'est dommage que tu l'aies dit, le public s'en serait rendu compte de lui-même. *(Tous trois se rasseyent.)* Eh bien, ne serait-ce pas là le moyen le plus simple de commencer une pièce ?

Gál. — Si tel était le cas, écrire des pièces serait d'un facile !

Turaï. — Crois-moi, ça n'a rien de si difficile. Tiens, regarde : toute la chose...

Gál. — Bon, bon, très bien, mais cessons de causer théâtre. J'en ai par-dessus la tête. Reparlons-en demain, si tu y tiens.

Turaï. — Tu as raison. Enfin quelques heures de bonheur et d'insouciance. On a fait si bonne route ! Ah, l'Italie ! Adieu, bureau et machine à écrire, adieu, coulisses malodorantes, acteurs sans talents et directeurs acariâtres ! Oui, vraiment, je me réjouis toute l'année de ces deux semaines que j'ai coutume de passer ici. Quel endroit merveilleux, et quel hôte magnifique, véritable ami et vrai gentleman, qui accorde à tous ses invités une entière liberté d'action. Et puis, j'aime ce riche et luxueux décor dont même le pire livret d'opérette ne saurait se passer. Sans parler de l'essentiel, messieurs : le travail est terminé ! La nouvelle opérette est fin prête ! Et c'est l'été, la nuit est belle, la grande bleue s'étale sous nos yeux, après un dîner succulent... *(il consulte sa montre)* et il n'est même pas très tard. Deux heures dix. Oui vraiment, une belle journée, digne des annales.

Gál. — Un vendredi 13.

Turaï. — Effectivement.

Gál. — Si seulement ça n'était pas le cas.

Turaï. — Pfft ! Tu te tortures encore, avec tes superstitions.

GÁL. — Tu sais bien qu'on ne doit jamais prendre la route un vendredi 13.

ÁDÁM, *rêvassant, bienheureux, sur le canapé*. — Allons donc, messieurs... peu importe... Vendredi, samedi ou dimanche, printemps, été, automne ou hiver, tout est beau !

Il ferme les yeux.

TURAÏ. — Moi, mon mauvais jour tombe le mardi. *(À Gál :)* Tiens, par exemple, tu es né un mardi.

GÁL. — Je t'en prie. Tu as beau dire, rien qu'à cause du vendredi 13, voici les déboires que nous avons dû subir jusqu'à maintenant. Vers midi, à San Martino, pluie battante et pneu défaillant, du coup : une heure de retard. L'après-midi, à Fiero, la voiture heurte un chien : arrêt en catastrophe, attroupement, dispute et versement d'un bakchich. Du coup, arrivée ici à vingt-deux heures au lieu de vingt heures : vendredi 13. Qui trouvons-nous ? Personne. Notre hôte magnifique et toute la compagnie, y compris celle pour qui nous sommes, au fond, venus ici, tous partis en excursion : vendredi 13. Où donc est la primadonna, la jeune et talentueuse, la plus tendre, la plus belle, la plus notable invitée du château ? Elle aussi en excursion. Est-elle revenue dans la soirée ? Non. Quand reviendra-t-elle ? Nul ne sait : vendredi 13.

TURAÏ. — Elle finira bien par rentrer.

GÁL. — Quand bien même elle rentrerait bientôt, on serait déjà samedi.

ÁDÁM, *rêveur*. — Ah ! L'attendre ainsi jusqu'à demain... toute une longue, longue nuit... pour la revoir enfin...

GÁL. — Vendredi 13.